

Ana Alexandra Seabra de Carvalho

Universidade do Algarve / Universidade de Lisboa

Libertinage et prise du pouvoir chez Claude Crébillon

On qualifie souvent de libertines les œuvres de Claude Crébillon (1707-1777). En effet, si le libertinage y est omniprésent, il n’y est jamais défendu par le romancier. Son analyse des mœurs de l’aristocratie française (surtout pendant la Régence et le règne de Louis XV), dévoile plutôt les masques rhétoriques de la sensualité, de la vanité et de l’ambition politique démesurée. À la manière sophiste, la persuasion libertine s’accomplit par le jeu rhétorique de la parole séductrice et pour cela il faut décevoir, intimider, conquérir et humilier l’amour-propre de la victime. C’est la victoire ambitionnée par les libertins cyniques, lucides et calculateurs, brillants stratèges et tacticiens du jeu de la séduction, qui, à cette maîtrise performative, allient un système analytique et théorisant qui concerne soit les rapports amoureux entre les sexes, soit les rapports didactiques établis entre le maître et ses disciples, soit encore les rapports politiques qui peuvent s’établir entre le libertin et la société. En ce sens, le libertinage est transgressif et Crébillon, qui n’est pourtant jamais réconfortant, s’en sert pour dévoiler, avec une subtile finesse, les ridicules et les vices de l’aristocratie, son unique objet d’enquête. Cependant, le moraliste lucide pénètre aussi les rapports sociaux, en faisant du roman un véhicule idéologique de la mise en question de plusieurs systèmes politiques, car, selon Colette Cazenobe, “le libertinage et le pouvoir sont si étroitement liés chez lui qu’ils se révèlent ensemble et se discréditent l’un l’autre”¹. Dans son très bel essai sur les idées politiques de Crébillon, Colette Cazenobe

¹ Colette Cazenobe, *Crébillon fils ou la politique dans le boudoir* (Paris : Honoré Champion, 1997), p. 204.

analyse en détail les trois ouvrages où la politique tient plus de place: “*L’Écumoire, Ah quel conte!* et *Les Lettres athéniennes*. Le premier, fait le rapport entre le libertinage et la politique dans un cadre d’une monarchie absolue, le second le situe dans une monarchie parlementaire, le troisième dans une démocratie” (p. 35). À la fin de son étude, Colette Cazenobe conclut le suivant:

La vie privée est le microcosme de la vie publique. La politique de Crébillon? C’est une série de constats. Il renvoie dos à dos des régimes également corrompus dont chacun porte en lui son germe de destruction: les caprices du prince aggravés par la courtoisie dans la monarchie absolue, les mouvements séditeux et violents dans la monarchie constitutionnelle, les excès de la démagogie en république. Le progrès? Les caractères permanents de la nature humaine ne permettent pas de compter qu’il augmentera vraiment les chances de bonheur. Cet immobilisme, Crébillon le symbolise par le thème de l’éternel retour; dans d’autres mondes, en d’autres temps, il y eut déjà des rois géomètres et des favoris philosophes. Rien de nouveau ne peut survenir. C’est une vérité qu’il ne faut pas prendre au tragique. Les femmes sont pour la plupart inconstantes et fausses, mais il en est de ravissantes avec qui l’on passe des heures délicieuses; les hommes sont fourbes et méchants, leur séduction n’en est pas moins irrésistible. On peut se dédommager du pouvoir des grands en riant, avec prudence, de leurs ridicules et de leurs sottises. Ce désabusement ne fait pas le compte des faiseurs de systèmes, de ceux qui, nourrissant le goût ou la passion de la réforme, sont en quête d’antécédents. C’est pourquoi la pensée politique de Crébillon semble s’être perdue au cœur des pages où le lecteur négligent n’a trouvé que ce qu’il a cherché: des amours légères, du crébillonage. (p. 192)

Pour la présente étude, on a choisi comme objet d’analyse les trois libertins qui se détachent parmi les personnages crébilloniens: Versac (*Les Égarements du cœur et de l’esprit*), Chester (*Les Heureux Orphelins*) et Alcibiade (*Lettres athéniennes*). Mus par leur vanité et par une cruauté méthodique, ils reconnaissent et acceptent l’immoralité généralisée, maîtrisent avec lucidité les règles conventionnées du jeu qu’ils acceptent de jouer, mais ils ont aussi la capacité de s’en distancier par la réflexion. En conséquence, ils croient encore à la supériorité de leur savoir (ce qu’ils appellent “la science du monde”) et à leur fonction

didactique, en devenant des “maîtres à penser” de quelques disciples élus. Ce type du libertin conquérant agit, selon Crébillon, sous l’empire de la vanité, bien que, par paradoxe, il soit dominé par le regard attentif et censeur du Public. Alors, pour faire accroître sa valeur sociale, il a besoin de se présenter devant “la bonne compagnie” muni d’un large *curriculum* de conquêtes féminines qu’il lui faut encore augmenter continuellement. La publicisation du catalogue de ses “bonnes fortunes”, même s’il feint le désir (le *goût*), constitue la seule préoccupation du libertin, car sa réputation d’homme à la mode en dépend. Chez Crébillon, le libertinage, à un niveau supérieur, est un exercice de maîtrise de soi et des autres, où le désir érotique est remplacé par un désir cérébral de la prise du pouvoir sur soi-même d’abord, sur les femmes (la guerre des sexes) ensuite, et, finalement, sur le social (la satisfaction de la vanité et l’ambition politique).

Versac, le courtisan parisien: séduire et former pour régner dans “le monde” à la façon d’un monarque absolu

Les Égarements du cœur et de l’esprit, ou Mémoires de M. de Meilcour (ouvrage publié entre 1736 et 1738²) est un roman d’apprentissage qui raconte, sous la forme des mémoires, le procès de formation du héros-narrateur, le chevalier de Meilcour. Le titre attire l’attention du lecteur sur le trouble sentimental, d’un côté (“les égarements du cœur”), et sur le libertinage comme système de formation, de l’autre (“[les égarements] de l’esprit”). On peut s’attendre, alors, à une histoire ayant pour sujet l’initiation à la galanterie mondaine et à la philosophie libertine, dans le cadre d’un régime politique caractérisé par l’absolutisme royal à la française.

Par la suite, on verra le narrateur de ces mémoires raconter les événements d’un point de vue distancié et ironique, en critiquant ses maladresses et ses torts juvéniles, en même temps qu’il critique aussi la société mondaine, notamment son mentor, Versac. Celui-ci détient, en effet, tout un savoir à la fois théorique et pratique de la philosophie du

² Claude Crébillon, *Les Égarements du cœur et de l’esprit, ou Mémoires de M. de Meilcour* [Ég.], Jean Sgard (éd.), *Claude Crébillon. Œuvres complètes* (Paris : Classiques Garnier Multimédia, 2000), t. II, pp. 69-247.

libertinage. Pourtant, il reste prisonnier de son propre système. Meilcour suit d'abord son maître, le dépasse ensuite et, à la fin, il réussit à se libérer du libertinage par l'influence de l'amour vrai et par la réflexion critique présente dans la rédaction de ses mémoires. L'apprentissage du héros-narrateur le mène, donc, d'un côté, à se délivrer des "égarements du cœur et de l'esprit", ce qui constitue une espèce de salut moral et sentimental, et, de l'autre, le conduit aussi à l'écriture mémorialiste (présupposé du pacte fictionnel accordé entre l'auteur et le lecteur d'un roman de mémoires).

Au moment de son "entrée dans le monde", avec dix-sept ans, le jeune chevalier de Meilcour n'a qu'un souci: "l'idée du plaisir", c'est-à-dire, "le commerce des femmes" (*Ég.*, pp. 73-74). Ce désir de volupté, naturel à son âge, ne se trouve pourtant pas muni de la connaissance nécessaire des règles du jeu de la séduction mondaine. L'ingénu ignore la rigoureuse distribution des rôles de l'attaque masculine et de la résistance féminine. La femme cherche ainsi à provoquer le désir de son partenaire tout en voilant le sien sous le masque de l'idéalisme amoureux, juste pour préserver sa réputation. L'homme doit savoir interpréter convenablement ces signes, montrer son désir en respectant "l'art des gradations" (*Ég.*, p. 144) et le jargon galant, mais en étant sûr de la victoire pour la satisfaction de sa vanité de conquérant. L'inexpérimenté Meilcour se trouve alors incapable de jouer le jeu de la séduction, parce qu'il n'en connaît pas les règles les plus subtiles. C'est là qui va commencer son apprentissage "du monde", c'est-à-dire des femmes et de la société, puisque Versac décide de l'illuminer là-dessus dans la célèbre leçon de "l'Étoile". L'initiation du néophyte dans le dévoilement des règles du jeu de la séduction galante et libertine de "la bonne compagnie" souligne, justement, le pouvoir de persuasion et l'importance formative de Versac. Mais c'est aussi une façon voilée de critiquer politiquement le dangereux pouvoir absolu du libertin par rapport à la société.

En effet, tel un loup sous la peau d'un agneau, le comte de Versac est un homme à la mode. Favorisé par les bonnes grâces de son lignage, son esprit agréable et sa figure séductrice, Versac est adoré de toutes les femmes de son cercle, lesquelles, pourtant, il trahit toujours, en les humiliant et en les diffamant. Au vrai, il n'est qu'un fat impétueux, un petit-maître étourdi, impertinent, audacieux dans ses conquêtes libertines,

surtout grâce à la maîtrise rhétorique et dramatique dans la construction de son personnage, au bon goût et à la splendeur de ses toilettes, en devenant aussitôt le modèle pour tous les hommes, y compris le jeune Meilcour (*Ég.*, pp. 131-132). Pourtant, le narrateur (Meilcour âgé et plus sage) sourit, en clignant de l'œil au lecteur. Le portrait du brillant petit-maître à la mode, tout en semblant de souligner la supériorité des talents et des qualités du séducteur mondain, ironise, en effet, cette figure devenue ridicule aux yeux du narrateur "rendu à lui-même".

Versac apparaît, donc, comme un personnage ambigu. Présenté d'abord comme la quintessence du courtisan de la monarchie absolue et du libertin, son exécution en tant que maître du jeu de la séduction reste parfois décevante. D'un côté, dans les deux premières parties du roman, ses talents les plus remarquables sont la médisance, l'humiliation polie de madame de Lursay, et l'encouragement de la séduction de l'ingénu Meilcour par madame de Senanges. Là, Versac essaye vraiment de régner en parfait courtisan libertin tout puissant. De l'autre côté, il s'applique avec tout son art à la séduction de l'innocente Hortense, mais il manque le coup, en risquant sa réputation et son système, aussi bien qu'il en sort blessé dans son orgueil et dans sa vanité (*Ég.*, pp. 164-165). On y retrouve la subtile critique crébillonienne. Néanmoins, le portrait de Versac donné par madame de Lursay, bien qu'il montre leur haine mutuelle, contraste avec l'admiration générale accordée au libertin par cette société de cour. Selon la perspicace marquise, peut-être la porte-parole de l'opinion de l'auteur,

[Versac est] le fat le plus dangereux, l'esprit le plus mal tourné, et l'espèce la plus incommode qu'il y ait à la Cour! [...] [Il] n'a bonne opinion que de lui, calomnie toute la terre, sans pudeur et sans ménagement; [...] il parle un jargon qui éblouit; il a su joindre au frivole du petit maître le ton décisif du pédant; il ne se connaît à rien et juge de tout; *mais il porte un grand nom*. À force de dire qu'il a de l'esprit, il a persuadé qu'il en avait, sa méchanceté le fait craindre et parce que tout le monde l'abhorre, tout le monde le voit. (*Ég.*, pp. 140-141; nous soulignons)

Cette stratégie de madame de Lursay pour décrier l'image de "l'homme à succès" construite par Versac n'arrive pourtant pas à convaincre le jeune Meilcour, car celui-ci reste complètement fasciné

par l'idole qu'il essaye d'imiter, du moins jusqu'à ce qu'il soit capable de devenir son rival et même de le dépasser. Cependant, rendu à lui-même par l'amour vrai, Meilcour, narrateur de ses mémoires, critique son ancien mentor et modèle, en l'ironisant et en se plaçant finalement du côté de la marquise.

C'est à la troisième partie du roman que l'on trouvera Versac dans son rôle de penseur et de pédagogue fort persuasif, c'est-à-dire de théoricien du jeu mondain et libertin envisagé comme un système de formation de la jeunesse, donc, politique. À l'avant-dernière scène du roman, la célèbre leçon "de l'Étoile", Versac joue le rôle du maître qui enseigne son savoir corrupteur, se donne en exemple par sa praxis et qui, comme "philosophe du libertinage", essaye de persuader son interlocuteur à abandonner ses préjugés moraux et à joindre l'esprit du libertinage mondain, dont toutes les règles lui sont finalement et méthodiquement exposées. Il s'agit alors de la "science du monde" (*Ég.*, p. 209), une vision politique fondée sur "l'art de plaire" en société, considéré comme un "égarement" affectif et moral ("du cœur et de l'esprit"). Cette théorie nouvelle de la mondanité présentée par Versac renverse les valeurs des manuels de civilité classiques, en les ironisant et en dévoilant le nouvel esprit galant et libertin. La "science" de Versac se montre, alors, comme un système ordonné de principes qu'il met au service de son charme de persuasion pour triompher dans le monde, système qu'il s'est construit en se fondant sur la raison, l'observation et l'expérimentation psychologique, sociologique et politique, sur la mise en ordre des données. Calcule et dissimulation sont les mots-clés de ce système lucide et ironique. Né au sein d'une société mondaine, il permet au libertin d'en profiter pour dominer les autres.

Dans une société si corrompue qu'elle rend nécessaire une constante défiguration de soi, l'important ce n'est plus de masquer les vices par de fausses vertus mais paradoxalement de les valoriser (*Ég.*, p. 219). Cette nouvelle politique mène à une paradoxale ascèse du libertin mondain, obstiné à perfectionner les qualités qui le distinguent des autres et qui s'opposent aux qualités morales des codes classiques de la civilité. Le système de Versac est la clé pour le succès de son désir de prise du pouvoir sur les autres: sur les femmes, d'abord, et, par la gloire de ses conquêtes amoureuses, sur les hommes, en provoquant leur admiration, leur envie, leur fidélité.

Par son savoir, son expérience et son acuité observatrice, Versac cherche à diffuser sa doctrine, en apprenant les règles de son savoir à la fois théorique et pratique à un disciple choisi. Pourtant, cela dépasse l’instruction d’un néophyte, car le libertin désire, surtout, de s’en faire respecter et admirer par toute la société pour le comble de sa vanité. L’exposé de sa théorie de la mondanité constitue un projet de séduction de l’esprit du jeune apprenant par un libertin avide de la reconnaissance de son art, c’est-à-dire qu’il s’agit d’un projet pédagogique qui prétend à être doublement efficace par l’instruction et la persuasion de la supériorité du maître, érigé en modèle à imiter. Par là, il prétend également à être reconnu comme un brillant stratège de la nouvelle politique régnante dans cette société de cour. Pourtant, confronté à un interlocuteur ignorant, Versac dirige la conversation en faisant semblant de placer le jeune homme à son niveau, mais en lui donnant une leçon, c’est-à-dire en lui exposant son “*Traité de Morale*” (*Ég.*, p. 221). Ce faux dialogue ne sert qu’à essayer de mettre en valeur le maître, lequel énonce les préceptes de ses vues politiques sur la société, tout en voulant persuader son interlocuteur à y adhérer et à suivre de façon acritique toutes les idées de son tuteur.

Tout d’abord, Versac présente un ensemble de nouveaux préceptes mondains (“un amas de minuties”) qui s’éloignent des normes morales, mais qu’il faut absolument respecter pour vaincre dans cette société (*Ég.*, p. 209). Premièrement, il faut connaître les règles du jeu de la séduction mondaine, fondées sur la dissimulation du véritable naturel de chacun, sur l’adoption de l’artifice du masque et sur le respect absolu de la bienséance arbitraire. Le néophyte innocent, vertueux et naturel doit s’entraîner à surpasser les préjugés moraux et entreprendre un procès de “défiguration” de son vrai caractère pour se rendre aux ridicules et aux artifices de la mondanité, “les ridicules en crédit”, fruits du caprice et de la mode (*Ég.*, p. 210). Pourtant, comme ces ridicules-là deviennent un objet de réflexion et d’une codification, c’est évident qu’ils ont une grande importance sociale. Alors, il faut que le libertin les invente incessamment pour arriver à se faire une réputation telle que celle de Versac (*Ég.*, pp. 210-211). Le libertin reconnaît tous les ridicules de son rôle, mais il sait qu’ils lui sont aussi nécessaires pour la prise du pouvoir sur les autres. Il s’agit vraiment de l’assomption d’une

politique de la duplicité nécessaire au jeu mondain. Le libertin lucide affiche le masque de la frivolité afin de mieux voiler sa capacité de réflexion et pour mieux pouvoir arracher les masques d'autrui.

Ensuite, Versac souligne qu'il faut absolument dissimuler la vraie supériorité du libertin sous le masque de la singularité, ce qui est d'accord avec ses intérêts de prise du pouvoir dans son cercle mondain, tout en comblant du même coup sa vanité par le fait de se voir imité et admiré de tous (*Ég.*, pp. 211-212). "L'art de plaire" est un jeu dangereux, un exercice de domination d'autrui, qui comble le désir de conquête du libertin, dont la vanité se plait dans la croyance à sa supériorité intellectuelle, même s'il doit la voiler. Dans ce jeu cérébral, aussi érotique que politique, la dissimulation permet au libertin de devenir opaque à la perspicacité d'autrui, ce qui lui permet aussi de pénétrer de toute son argutie les vraies motivations de tout le monde. Pour réussir dans la société, il faut se soumettre à la "comédie du monde", en se construisant une singularité artificieuse et sujette aux variations du goût du Public, ou bien, selon Versac: "on n'est jamais moins à portée de deviner ce que vous êtes, que lorsque vous paraissez être tout; et un génie supérieur sait embellir ce que les autres lui fournissent, et le rendre neuf à leurs yeux mêmes." (*Ég.*, p. 212).

En plus, une autre règle fondamentale du système présenté par Versac veut que l'on ne doive jamais "s'occuper que du soin de se faire valoir" (*Ég.*, p. 212). La réussite dans le monde présuppose les bonnes grâces et la reconnaissance du Public. Alors, le libertin doit s'imposer par l'art de faire briller ses qualités, en hyperbolisant la valeur de ses mérites et de son amour-propre, de façon à être capable d'en convaincre la société. La modestie et la timidité sont des vertus refusées, car elles signifient la faiblesse et la soumission. Au contraire, il faut afficher avec impertinence une extrême confiance en soi-même et toujours faire l'éloge de soi (*Ég.*, pp. 213-214). Pour réussir et arriver à la prise du pouvoir, il faut, donc, subir une transformation intérieure, en apprenant d'abord à se maîtriser avant de rêver à dominer les autres. Les passions et le désir du pouvoir doivent être apaisés et dissimulés pour que le projet libertin soit triomphal. Versac raconte, alors, à son jeune disciple son expérience personnelle de défiguration volontaire et bien réfléchie (*Ég.*, pp. 214-215). Le processus est lent et pénible; pour arriver à "cette

fatuité audacieuse, et singulière, qui, n'ayant point de modèle, soit seule digne d'en servir" (*Ég.*, p. 215), il faut un grand effort de lucidité et de réflexion, une véritable ascèse qui est à la fois libertine et politique. La dissimulation, l'artifice et la recherche de la gloire mondaine constituent, en effet, des stratégies de séduction et de domination du libertin. Pour cela, il faut absolument que le jeu ne soit que cérébral, en excluant les sentiments et les sens, aussi bien que la vanité non maîtrisée, de façon à mieux permettre la manipulation d'autrui et des bonnes fortunes continuelles, tant érotiques que politiques. La première victoire s'opère, donc, sur soi-même, en se disciplinant et en se conduisant toujours par la raison; la "fatuité" lucide et construite est l'instrument de domination d'autrui: des femmes, aussi bien que des prosélytes, des rivaux et de toute la société.

La gloire du libertin dépend fortement, donc, de la conquête des femmes. La rhétorique de la séduction, avec son jargon galant, en est l'instrument fondamental. Les sentiments sont feints, les formules linguistiques sont de convention et correspondent au "ton de la bonne compagnie", qui domine l'art raffiné de la conversation mondaine. Versac présente le libertin comme une *persona* construite d'après une brillante combinaison des qualités les plus parfaites du stratège, du rhéteur et de l'acteur:

Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir dans l'esprit bien de la variété, bien de l'étendue, pour être toujours, et sans contrainte, du caractère que l'instant où vous vous trouvez exige de vous; tendre avec la délicate, sensuel avec la voluptueuse, galant avec la coquette. Être passionné sans sentiment, pleurer sans être attendri, tourmenter sans être jaloux, voilà tous les rôles que vous devez jouer, voilà ce que vous devez être. (*Ég.*, p. 215)

Maîtriser à la perfection le jeu de tous ces différents rôles et les absorber en se métamorphosant, voilà ce qu'il faut pour devenir l'homme à la mode, le libertin le plus redouté et le plus admiré, le nouveau prince maître du monde, encore plus pervers que celui de Machiavel. Pur jeu rhétorique d'expressions "abusées" et dépourvues de contenu réflexif ou de profondeur, où règnent "le fracas", "l'étourderie" et "la vivacité" (*Ég.*, pp. 216-217). La séduction des femmes est d'autant plus facile qu'elles

partagent le même code, en se cachant sous le masque de l'excuse du "coup de sympathie". Une telle "impudence sans bornes" trône et pour cela, dit Versac, "[i]l vaut mieux [...] prendre les erreurs de son siècle, ou du moins s'y plier, que d'y montrer des vertus qui y paraîtraient étrangères, ou ne seraient pas du bon ton." (*Ég.*, p. 217) L'idéal moral se trouve interdit au "ton de la bonne compagnie". Celui-ci se caractérise plutôt par la "noblesse et l'aisance des ridicules" (*Ég.*, p. 218), c'est-à-dire, par l'affectation de frivolité, de sarcasme, de préciosité, de négligence et de présomption, lesquels remplacent (ou semblent remplacer) la profondeur de la pensée. Le jargon mondain est obligatoire, et tous ceux qui osent s'en éloigner sont mis en ridicule. La médisance perpétuelle le nourrit, ayant surtout une fonction stratégique de domination d'autrui, car chacun craint toujours de voir ses ridicules et ses secrets publiquement affichés. La médisance constitue, donc, une arme puissante au service du libertin à des vues politiques, qui, par "sa fade causticité" (*Ég.*, p. 219), s'en sert pour se faire respecter et prendre le pouvoir. Cependant, comme Versac essaye de le faire comprendre à son ingénu disciple, le véritable maître est celui qui sait voiler son jeu, qui, en méprisant "le ton de la bonne compagnie", s'en sert comme d'un masque et d'une arme pour réussir son projet de prise du pouvoir. La réussite mondaine implique que l'on joue le jeu de la séduction selon les règles établies et acceptées par tous. Pourtant, il faut que l'on le joue avec perspicacité, bien qu'en voilant cette capacité pour mieux manipuler les autres. En effet, le paradoxe du mondain, c'est que "pour ne point passer pour ridicule, il faut le devenir, ou le paraître du moins" (*Ég.*, pp. 220-221). Versac révèle ainsi une vision lucide et désabusée du jeu mondain:

Le bon ton a moins d'admirateurs qu'on ne croit, et quelques-uns de ceux qui semblent s'y livrer le plus ne laissent pas d'être persuadés avec moi que pour avoir le ton de la vraiment bonne compagnie, il faut avoir l'esprit orné sans pédanterie, et de l'élégance sans affectation; être enjoué sans bassesse, et libre sans indécence. (*Ég.*, p. 221)

Pourtant, par cette définition de la vraie honnêteté mondaine, qui s'accorde à l'idée des moralistes classiques, se révèle la duplicité du libertin, et cela lui permet de concilier la représentation d'une sagesse

intérieure avec celle de la maîtrise du jeu social. Manipulateur et séducteur, le libertin jouit de son jeu et se complaît dans l’observation de soi en tant que brillant joueur et mentor du néophyte, devant lequel il se donne comme un véritable maître du jeu, lucide, sans passion, maître de soi et d’autrui, ambitionnant la prise du pouvoir dans son cercle social. Néanmoins, la leçon reste incomplète, car il faudrait encore aborder l’étude systématique des femmes. Versac ne cherche qu’à persuader Meilcour de l’absolue nécessité de préférer madame de Senanges pour sa “mise dans le monde” (*Ég.*, pp. 221-222). Ironiquement, cette incomplétude induit au résultat de la dernière scène du roman, où madame de Lursay, la rivale de Versac dans l’éducation de Meilcour, semble avoir triomphé sur le système du libertin par la victoire séductrice sur le jeune ingénu, convaincu, pourtant, de son triomphe, mais que le mémorialiste lucide et distancié remet à sa place:

Loin de m’occuper de mon infidélité, je ne songeais qu’à jouir de ma victoire; ce que je croyais qu’elle m’avait coûté me la rendait encore plus précieuse; et quoique je ne triomphasse dans le fond que des obstacles que je m’étais opposés, je n’en imaginai pas moins que la résistance de Madame de Lursay avait été extrême. (*Ég.*, p. 244)

L’exposé des règles du jeu du libertinage mondain (“Traité de Moral”) que Versac donne à son jeune disciple montre le personnage du maître libertin comme un fin et ironique observateur de la société, aussi lucide et plein d’esprit que le romancier son créateur. Pourtant, lorsqu’il accepte de régler sa conduite par ces mêmes ridicules qu’il méprise, il en devient, de façon paradoxale et ironique, leur prisonnier juste au moment où il croyait en avoir triomphé. La prise du pouvoir ne sera que partielle. En effet, la vraie leçon des *Égarements*, c’est que l’on ne réussit pas à maîtriser effectivement la société que par le travail réfléchi de l’écriture. Le disciple innocent et ignorant parviendra à surpasser la leçon du maître, d’abord en tant que rival “égaré” et en connaissant son secret, mais, surtout, lorsqu’il deviendra un mémorialiste “rendu à lui-même” par l’amour vrai. Sa sagesse incorpore les renseignements du mentor tout en les excellant et en les reniant par la réflexion de l’écriture distanciée et ironique.

Chester, le lord francisé: séduire pour transformer la société anglaise de la monarchie parlementaire

Roman divisé en quatre parties, *Les Heureux Orphelins, Histoire imitée de l'Anglais*³ paraît en 1754. La première partie constitue la traduction-adaptation des quatre chapitres initiaux du *best-seller* de Mrs Eliza Haywood intitulé *The Fortunate Foundlings* (Londres, 1744); pourtant, la version de l'auteur des *Égarements* se montre beaucoup plus riche que l'originale au niveau de l'analyse psychologique des personnages et tout à fait adéquate au goût et aux mœurs des lecteurs français. Le génie créateur de Crébillon se libère complètement du texte anglais à partir de la deuxième partie composée de la confidence de la duchesse de Suffolk à Lucie, mémoires oraux qui n'occupaient que quelques pages dans le roman anglais et qui se répandent maintenant tout au long de 57 pages dans l'édition des *Œuvres complètes* (HO, pp. 93-150). D'autre part, même si Chester apparaît déjà, dans la première partie, comme un petit-maître ridicule et insolent qui attaque la vertueuse orpheline, il devient le personnage central des troisième et quatrième parties composées des lettres du lord anglais adressées à son maître français. Crébillon abandonne en définitif l'histoire "imitée", en focalisant son intérêt dans l'analyse du libertinage⁴, quoique dans le cadre d'une société régie par une monarchie parlementaire.

En effet, le personnage crébillonien dépasse largement en intelligence et perversité celui de la romancière anglaise. Ses lettres, que le lecteur lit avec la victime, modifient le sens de la première moitié du roman, laquelle, pourtant, préparait déjà cette irruption du libertin cynique et cruel. En effet, l'inversion de l'ordre des événements dans le discours du récit donne à connaître au lecteur, juste à la fin de la première partie, la défaite de la duchesse de Suffolk, séduite et abandonnée par le libertin (HO, pp. 89-91). Alors, on peut "écouter" d'abord le récit de la

³ Claude Crébillon, *Les Heureux Orphelins, Histoire imitée de l'anglais* [HO], *op. cit.*, t. III, pp. 31-271.

⁴ Ana Alexandra Seabra de Carvalho, "O sedutor e o seu público: poéticas da persuasão libertina em *The Fortunate Foundlings* de E. Haywood e *Les Heureux Orphelins* de Crébillon" (*Dedalus*, 13, 2009), pp. 183-205.

séduction donné en confiance à son interlocutrice par la victime, selon son point de vue des événements, et, ensuite, on peut en lire la version du libertin. Les troisième et quatrième parties du roman, intitulées “*Histoire secrète du Comte de Chester, depuis le 17 septembre 1708 jusques au mois de... 1709*” (HO, pp. 153; 207), sont composées de huit lettres, où le libertin expose sa méthode et son ambitieux projet de triple conquête féminine: celle de la femme tendre, madame de Suffolck; celle de la prude, madame de Rindsey; et celle de la coquette, madame de Pembroock. La défaite des deux premières est assez facile. Pour la coquette, ce sera plus difficile à cause de sa vanité, mais la confirmation du succès du libertin se trouve déjà habilement comprise à la fin de la deuxième partie (HO, pp. 145-146). La structuration narrative, en conjuguant linéarité et rétrospective, met surtout en relief le personnage complexe de Chester – petit-maître insolent et immoral dans la première partie, séducteur irrésistible et cruel dans la deuxième, et qui en plus se veut donner des prosélytes, épistolier libertin lucide et méthodique dans les troisième et quatrième parties –, aussi bien que le contraste entre les deux récits parallèles, celui de la victime (la tendre femme anglaise) et celui du séducteur. La correspondance de Chester, en même temps qu’elle se donne pour “les mémoires d’un fat”, désireux de gloire pour combler sa vanité, le place sous le regard critique de son ancien maître français. Alors, il lui faut capter la bénévolaence de son confident pour le persuader non seulement de ce qu’il est bien arrivé à maîtriser la méthode libertine à la française, mais encore de ce qu’il a été capable de l’adapter à la société anglaise.

Chester utilise l’écriture épistolaire comme moyen de communication et d’autopromotion, mais aussi comme des mémoires où il fait l’analyse minutieuse et critique de sa conduite hardie, des sentiments et actions d’autrui. Cette réflexion lui fournit la base empirique pour la formulation de son savoir théorique et pratique du libertinage, défense et illustration de la méthode libertine devant son mentor et modèle. Par ses lettres, Chester affiche aussi une vocation pédagogique et politique lorsqu’il démontre au duc français la nécessité d’adaptation des connaissances acquises en France à une situation nouvelle, c’est-à-dire, les mœurs de la cour anglaise, une monarchie bien différente de la française en tant que système politique, où le pouvoir du souverain est très limité et joué par les divers partis.

En écrivant à son maître français, le lord libertin cherche, donc, à faire briller sa capacité analytique et à se mettre à sa hauteur, en lui dévoilant sa stratégie gagnante. Vu qu'il maîtrise les règles du jeu de séduction à la française, empire du goût et de la vanité, la véritable épreuve de la maîtrise du libertin Chester consistera à être capable d'adapter les stratégies et les tactiques de conquête aux nouvelles victimes, de façon à déclencher une véritable "révolution culturelle", voire politique, chez les Anglais. Alors, il faut commencer par les femmes. Les Anglaises, en général, sont (ou font semblant d'être) bien différentes des Françaises. Elles ne connaissent pas ou méprisent le *goût* et survalorisent le sentiment amoureux. Subjuguées par toute sorte de préjugés, d'après le libertin, elles sont sensibles et tendres, mais esclaves de la pudeur et de la bienséance. Lorsqu'elles se rendent à la fatalité de la passion, elles se donnent toutes entières, en imposant à leurs amants l'exclusivité sentimentale pour la vie. Dans ce contexte, le libertin à la française doit, pour triompher, adapter sa stratégie de séduction, en voilant son vrai naturel, de façon à ne pas effrayer ses proies ni à tomber dans le ridicule. Les manières françaises, "ces airs vifs et brillants, ces grâces légères, ces propos vains et étourdis", sont méprisées en Angleterre et vues comme pure "impertinence" et "fatuité". Alors, il faut simuler la passion et la discrétion afin de plaire et séduire les dames anglaises, même celles qui se donnent pour des "prudes" (*HO*, Lettre I, pp. 157-158). L'ambitieux projet de Chester c'est "que toute l'Angleterre change de face entre [s]es mains, et être enfin pour elle un autre Henri VIII: mais un si vaste projet exige de grands ménagements" (*HO*, Lettre I, p. 158). Le libertin concentre toute sa volonté, tout son savoir-faire et toute son énergie dans le gisement d'un projet grandiose de prise du pouvoir, dont les stratégies de domination se fondent sur la feinte afin de mieux pouvoir manipuler, séduire et humilier ses victimes. Il veut se faire aimer et désirer, mais tout en maîtrisant toujours ses sentiments et ses sens, pour les utiliser comme des armes de conquête sans se laisser prendre au piège sentimental et érotique. Dans ce projet hardi, libertin et politique à la fois, règnent la volonté et le calcul; le plaisir n'est qu'intellectuel, et au désir des sens se superpose le désir de la prise du pouvoir. Pour le libertin dominant, le jeu de la séduction implique la maîtrise des arts dramatiques et de la manipulation, aussi bien que

la capacité de réflexion lucide et distanciée sur les règles du jeu, sur les différentes parties, soit sur sa propre performance, soit sur celle de ses victimes. Il sait que la philosophie du libertinage est, à la fois, théorie et pratique. L'exposé de Chester sur la défense de la méthode libertine se fait, donc, accompagner de la présentation ou illustration de son ambitieux projet et du *modus faciendi* le plus adéquat au succès de son entreprise. Alors, il se propose une triple conquête, symbole de la totalité (la tendre, la prude et la coquette), prouesse assez complexe et difficile, car elle doit être menée en simultané sans que les trois femmes aient le moindre soupçon et sur les vrais propos du libertin cynique et les unes des autres: "[e]lles étaient toutes trois ensemble, et je formai dans l'instant le projet de conquérir toute cette loge." (*HO*, Lettre I, p. 159)

Aux trois types féminins correspondent, selon la méthode libertine de Chester, trois stratégies différentes de conquête qu'il met en marche au plus vite. Un tel projet implique un changement constant et virtuose des rôles joués par lui et soigneusement adaptés au caractère de chacune des proies. Avec la duchesse de Suffolck, Chester joue la simulation du coup de foudre et du sentiment sincère et respectueux afin de provoquer chez la femme la passion fatale, violente et irrésistible. Maître de la rhétorique de la séduction, le libertin feint toutes ses émotions: le doux regard, le silence respectueux, le tressaillement involontaire, les larmes de crocodile. Le calcul et la manipulation des sentiments de la victime produisent sa reddition, car elle croit aux faux sentiments et aux fausses promesses du séducteur, en apportant la victoire du libertin. Parallèlement à la séduction perfide de la femme tendre, le libertin mène encore deux autres parties: celle de la coquette et celle de la prude. Pour vaincre la première, madame de Pembroock, il ne lui faut que suivre les codes conventionnés du libertinage galant: l'homme joue le sentiment par le jargon galant tout en exigeant de sa partenaire des preuves bien physiques de l'amour supposé de celle-ci. La stratégie et la durée de l'attaque dépendent de l'étude du caractère de la victime. Pourtant, la satisfaction de la vanité du séducteur, due à la gloire d'accroître sa liste d'une victime en plus, est pour lui d'une beaucoup plus grande importance que le plaisir de la conquête amoureuse. Il s'agit, donc, d'un jeu de calcul et de stratégie persuasive où l'important c'est de combler son désir de pouvoir sur soi-même et sur autrui.

En ce sens, les parties simultanées exigent du virtuose le jeu de rôles antagoniques, de façon à flatter, à persuader et à séduire les trois différentes femmes. La certitude d’avoir triomphé sur les trois, présente au moment de l’écriture de Chester-épistolier, justifie l’auto-éloge du libertin par rapport à ses propres capacités intellectuelles, stratégiques et persuasives, semblables, à son avis, à celles de l’homme politique (*HO*, Lettre II, p. 177). En effet, le début de la lettre suivante insiste sur la défense de l’éthique et de la méthode libertines comme l’étude de la nature humaine capable de “percer la profondeur du cœur humain” (*HO*, Lettre III, p. 179), notamment par l’observation et l’analyse des mœurs de ses contemporains. C’est la raison pour laquelle aux critiques pleines de préjugés qui accuseraient son histoire de n’être que “les mémoires d’un fat”, Chester oppose la nécessité et l’utilité pédagogiques et politiques de son exemple. Cette “longue excursion” a comme premier destinataire le duc français, mais elle s’adresse aussi à un public beaucoup plus vaste, vu qu’elle fonctionne comme une mise en abyme du projet romanesque crébillonien.

Chester, en reprenant le récit de ses succès, les analyse et commente encore une fois avec la plus grande lucidité: le coup de foudre et la jalousie de la duchesse, la vanité de madame de Pembroock; celle-ci, coquette habile dans le jeu de la séduction galante, décide de résister (*HO*, Lettre III, p. 186). C’est alors que Chester suspend la séduction de la tendre et de la coquette pour attaquer la prude madame de Rindsey. Ce modèle de vertu est, paradoxalement, la première des trois à céder au pouvoir de persuasion du séducteur, bien qu’elle cherche à déguiser son désir sous le masque d’une inexpugnable résistance. Le propos du libertin, c’est de provoquer la curiosité et la secrète indécence de l’hypocrite, de façon à la séduire d’abord et à la mortifier ensuite, en l’exposant au Public seulement pour satisfaire sa vanité et son désir de domination. L’ironie de ce jeu de séduction consiste à obliger la prude, par la persuasion rhétorique de Chester, à jouer le rôle de la séductrice, tandis que le libertin feint la résistance vertueuse, tout en jouissant du spectacle et en analysant l’hypocrisie de la fausse dévote. Il s’agit, en effet, du jeu de séduction décrit de la façon la plus détaillée dans ce roman, car il correspond à la mission préférée des libertins crébilloniens – celle d’arracher les masques du vice et de la tartuferie (*HO*, Lettre

VI). La conduite et le discours de la fausse prude produisent chez Chester un sentiment de mépris qui évoque la nostalgie de sa jeunesse naïve quand, comme le jeune Meilcour, il se laissait amener par le plaisir et le bonheur illusoires. Sa présente sagacité ne lui permet que la jouissance intellectuelle de la persuasion manipulatrice d'autrui et la satisfaction de sa vanité (*HO*, Lettre VII, pp. 236-237). Ces “funestes lumières” ont séché ses émotions et son bonheur: “Nous avons connu de l’amour tout, hors ses plaisirs: nous n’avons donc pas été raisonnables, et sûrement nous n’avons pas été heureux” (*HO*, Lettre VII, p. 238). Seuls la réussite facile, le goût du jeu de la séduction, le plaisir de la gloire, de se faire des prosélytes et de la prise du pouvoir sont devenus les substituts possibles, pour le libertin, du bonheur suprême de l’amour vrai. Là, Crébillon reprend le désenchantement de Versac, que le Meilcour-mémorialiste aurait été capable de surpasser grâce à un amour sincère. La séduction de la tendre s’ensuit à celle de la prude. Chester s’occupe alors de la plus difficile, la vaniteuse coquette, laquelle doit, pour se rendre, être persuadée de la supériorité de sa beauté et de son amabilité (*HO*, Lettre VIII, p. 271). Ainsi se termine le roman, mais son apparent inachèvement n’empêche que le lecteur sache comment ce dernier jeu de séduction va-t-il se conclure, car son dénouement avait déjà été annoncé à la fin de la deuxième partie.

Chester réussit complètement son ambitieux et hardi projet de persuasion, séduction, humiliation et démonstration de pouvoir sur les femmes et ses successeurs. Pourtant, chez Crébillon, il faut que le libertin le plus brillant subisse toujours un revers. Chester, après avoir si bien démontré ses talents et son intelligence, fut ironiquement trahi par les services d’espionnage de la reine d’Angleterre. L’interception de sa correspondance avec un destinataire en France, pays en guerre avec l’Angleterre au moment de l’écriture de ses prouesses amoureuses, mène au dévoilement du libertin! Il faudrait y avoir pensée... Par la suite, il est banni de la cour, mais ceci n’empêche pas la poursuite de la carrière de séducteur menée par Chester, comme l’épisode de Lucie, dans la première partie, le prouve bien. La fin du roman renvoie, donc, le lecteur au début, afin qu’il puisse compléter la destinée du protagoniste et des victimes de sa défense et illustration de la méthode libertine en huit lettres. La structuration du roman met en valeur le personnage du libertin, quoique présenté par le biais de la fine ironie de Claude Crébillon.

Alcibiade, l'Athénien: séduire et conquérir au sein de la démocratie

Les *Lettres athéniennes, extraites du portefeuille d'Alcibiade* (1771)⁵, c'est le dernier roman publié par Claude Crébillon, où il reprend la forme épistolaire, sous la formule polyphonique, en mettant en scène une trentaine de correspondants qui gravitent autour du personnage central, le libertin Alcibiade. En plaçant la diégèse dans l'Athènes de Périclès, miroir des mœurs parisiennes de l'époque de la Régence et de Louis XV, Crébillon présente un séducteur cruel et corrompue, engagé dans la guerre des sexes, dans la diffusion de sa philosophie libertine parmi la jeune élite athénienne et, surtout, dans la concrétisation de son ambition politique, à la fois désir de gloire et de la prise du pouvoir.

La formule polyphonique permet au lecteur, d'un côté, de dévoiler les projets du protagoniste, cet "homme à système" convaincu de sa supériorité et du fait que, soit dans l'amour soit dans la politique, la clé pour parvenir à dominer les autres se trouve dans la maîtrise de l'art de la séduction manipulatrice. De l'autre côté, cette formule permet aussi au lecteur de compléter le portrait psychologique du libertin par les divers points de vue des autres personnages, la façon dont ceux-ci se mettent en rapport avec lui, le défient, le critiquent ou l'influencent, c'est-à-dire, le mènent à prendre la plume pour exposer ou expliquer les subtilités de son système tant philosophique que politique.

L'écriture épistolaire permet, donc, à Alcibiade de perpétuer sa gloire, en racontant ses prouesses à des confidents membres de la même confrérie de libertinage, et que, pour cela, reconnaissent son mérite. Mais elle est aussi un moyen de manipulation, soit comme stratégie amoureuse, soit comme stratégie de persuasion suivie par un mentor décidé à former ses prosélytes, en les guidant dans la carrière du libertinage, en même temps qu'il exhibe sa "science des femmes".

Alcibiade professe le triomphe du libertinage masculin sur l'empire de la passion féminine, en affirmant, avec fierté, posséder une vanité

⁵ Claude Crébillon, *Lettres athéniennes, extraites du portefeuille d'Alcibiade* [LA], Jean Sgard (éd.), *Claude Crébillon. Œuvres complètes* (Paris : Classiques Garnier Multimédia, 2002), t. IV, pp. 299-722.

dérégulée et le vice des conquêtes, traits de caractère qui sont confirmés par les personnages les plus sagaces, comme Némée, Aspasia, Périclès ou Socrate. Pourtant, ceci n'est que la première étape de ses projets secrets pour la prise du pouvoir à Athènes. Alors, son désir de conquête le mène à séduire le joyau de la Cité, dame de la plus haute vertu et amoureuse de l'homme le plus réputé de la République. La difficulté d'un tel projet prouve, aux yeux d'Alcibiade, sa supériorité en tant que libertin. Mais le caractère de cette femme-là impose au séducteur l'emploi d'une stratégie différente de l'ordinaire, puisqu'il lui faut obtenir la reddition de sa tendre victime et cela justifie une méthodologie pénible et contraire au naturel hédoniste du séducteur:

Les assiduités les plus marquées, l'air de l'intérêt le plus tendre, mais accompagné du respect le plus profond, une soumission sans bornes, toutes choses qui doivent prendre sur elle d'autant plus qu'elle les sait moins de mon caractère, sont donc les seules armes que je puisse ouvertement employer pour tâcher de la vaincre. (*LA*, p. 304)

L'exceptionnalité de cette femme, anonyme pour le moment, suggère pourtant d'emblée qu'il s'agit d'Aspasia, la femme de son tuteur. Cela veut dire que le projet de succéder à Périclès dans le commandement d'Athènes comprend une première étape, celle de le remplacer dans le cœur de sa bien-aimée. La séduction libertine apparaît, donc, comme l'annonce de la manipulation politique, c'est-à-dire qu'Alcibiade, avec sa fureur de conquête, met en usage son pouvoir de séduction sur les femmes pour se faire un nom et, avec cette gloire, devenir ensuite un mentor incontestable, dont le pouvoir de manipulation s'exercera sur ses prosélytes aussi bien que sur ses concitoyens pour arriver enfin au plus haut degré du pouvoir politique.

Après la victoire sur Aspasia, le libertin cruel doit immoler sa victime et pour cela il lui faut la publicisation de l'affaire, car sa gloire en dépend. Outre son désir de gloire, la cruauté du séducteur se lie à la nécessité de renoncer à l'amour, en affirmant sa liberté par rapport à la tyrannie sentimentale féminine, dont il cherche à se venger, aussi bien que de toute autre forme de domination. Dominateur par son naturel, par système et par nécessité, le libertin refuse même d'être emporté

par ses propres sentiments et désirs. En réglant sa conduite par ses principes, Alcibiade n'admet point l'esclavage sentimental auquel, à son avis, Aspasia aimerait pouvoir le soumettre. Par jeu aussi bien que par perfidie, Alcibiade se plaît à trahir Aspasia pour préserver la fidélité à ses principes d'inconstance et de liberté. Après un mois, la froideur du séducteur désespère sa victime, car à l'intensité et à la pérennité de l'amour s'opposent la vivacité et l'instantanéité du *goût*. Lorsque celui-ci se trouve apaisé, le désintérêt et l'ennui sont inévitables. Alcibiade se dit aussi accablé par les exigences et par la sagacité d'Aspasia, en ce qui concerne et les infidélités de son amant et ses tactiques de séduction. Cette fois-ci le maître du jeu de la séduction se confronte avec une adversaire intellectuellement à son niveau: la femme exceptionnelle, passionnée mais sagace, dévoile les vrais sentiments du libertin, qui, en se voyant ainsi exposé, n'arrive pas à cacher son impatience, voire son humiliation. La perspicacité d'Aspasia démasque le jargon sentimental du séducteur, ses caresses et ses larmes feintes, jusqu'à son nouveau talent d'accélérer de façon volontaire les battements du cœur! Troublé et humilié, le séducteur constate l'inefficacité de ses armes les plus puissantes contre une telle ennemie. (Encore une fois, on peut y deviner le sourire ironique de Crébillon...)

L'orgueil blessé du libertin le mène à l'ennui, à la froideur et à l'inconstance. Alcibiade avoue son naturel voluptueux, en opposant à l'amour le *goût*, c'est-à-dire, ce mouvement violent et irrésistible des sens qui l'attire fatalement vers un nouvel objet séduisant quel qu'il soit, qui se manifeste dans la relativité de l'instant, du *Moment*, dont les circonstances sont propices à la rencontre. Il s'agit, alors, d'un sentiment d'une grande intensité, mais éphémère, qui renaît toujours avec un nouvel objet, cette fois-ci, la courtisane Némée. Alcibiade mène, alors, le jeu avec ces deux femmes intelligentes, en essayant de ne pas tomber dans le piège sentimental. En effet, son comportement perfide envers Aspasia, séduite et humiliée et par les constantes infidélités du libertin et par le fait d'avoir été inscrite dans la liste de ses conquêtes parmi plusieurs courtisanes et affichée ensuite sur la place publique, est une conséquence de l'immense vanité du libertin et de son éthique qui renie le ridicule de la passion amoureuse. Pourtant, Aspasia décide de renoncer à l'amour afin de récupérer un peu de sa dignité perdue,

ce qui provoque le dépit chez Alcibiade, qui n'admet d'être laissé par une femme que quand cela est d'accord avec ses propres intérêts. Dans cette guerre d'orgueils blessés, Aspasia se trouve dans une situation délicate, car le naturel et le système du libertin l'obligeraient à se venger de l'humiliation subie en reconquérant la femme passionnée et en l'abandonnant à nouveau avec éclat pour mieux satisfaire sa vanité et agrandir encore sa gloire. Mais Alcibiade décide de l'épargner, car il n'y a pas un vrai danger pour sa réputation, vu qu'Aspasia doit maintenir son erreur en secret. Ensuite, le libertin se lie avec Némée.

Alcibiade poursuit toujours sa carrière de séducteur, sa vocation de mentor des jeunes libertins et, après la mort de Périclès, il dévoile enfin ses ambitieux projets politiques. Homme à bonnes fortunes, Alcibiade étale son pouvoir de persuasion en jouant le rôle du maître auprès de ses amis et de ses prosélytes. Dans ses lettres, il étale un savoir théorique et pratique du jeu de la séduction, en exposant un système de règles qu'il faut bien maîtriser et appliquer pour aboutir à la gloire du libertin, et dont les préceptes concernent les stratégies de séduction et de mortification des femmes. En outre, ce rôle est aussi au service de l'insatiable vanité d'Alcibiade. Cruel et cynique, armé d'une grande sagacité et de toute la fermeté de sa volonté, le libertin ne joue que pour gagner et ne donne point de trêve à chaque victime. Les suggestions données par le maître à ses prosélytes n'ont qu'un objectif: celui de la victoire, quels que soient les moyens pour l'obtenir. Alcibiade institue, alors, un prosélytisme de libertinage, en essayant de convertir ses amis à sa philosophie et à la même carrière. D'après les principes et les réflexions du maître et conseiller, l'amour et la vertu des femmes sont ou faux ou momentanés et cachent le *goût* et la vanité. C'est pourquoi toute la noirceur et toute la férocité masculines sont justifiées comme des moyens de combattre les efforts de domination des adversaires. La virtuosité du libertin consiste à étudier ses opposantes avec toute sa sagacité, en employant son savoir sur les lois générales de la "science des femmes", afin de démasquer la faiblesse secrète de chacune de ses victimes, à défendre catégoriquement son éthique et à imposer avec fermeté sa volonté (témérement, dans le cas des hypocrites, avec feinte dans celui des vertueuses passionnées). Le but est toujours la suprême victoire: séduire, en manipulant la victime, et dominer, en l'humiliant publiquement et en la faisant circuler parmi ses confrères libertins.

À son ambition démesurée de “soumettre le plus de femmes qu’il [lui] est possible” (*LA*, p. 638), Alcibiade joint celle de manipuler et de dominer ses prosélytes par l’exhibition de son système et de sa virtuosité de conquérant. Sa gloire s’agrandit, en préparant celle de sa carrière politique, dont l’ambition est de gagner le gouvernement d’Athènes et, ensuite, de conduire les différentes républiques grecques contre l’empire persan (“quelque follement que je paraisse aimer le plaisir, la gloire m’est mille fois plus précieuse. [...] [L]a vanité est mon faible.” – *LA*, p. 621). L’ambition politique du libertin Alcibiade est, donc, à l’opposé du désintéressement et de l’amour du bien public qui doivent fonder la démocratie. Sa fureur de conquête, comme Alcibiade l’avoue lui-même, est conduite par sa vanité et par son insatiable nécessité de gloire, en lui sacrifiant toutes ses victimes. La suprême victoire du libertin consiste à se libérer du danger passionnel, mais cela signifie qu’il lui faut éprouver d’abord le sentiment amoureux pour pouvoir consciemment le renier. Il s’agit, donc, du jeu de séduction le plus hardi (Laclos s’en souviendra...), car le libertin, même s’il risque d’être séduit par les doux transports amoureux de sa partenaire, doit toujours résister à la tentation et se conserver fidèle à ses principes et à sa liberté absolue, s’il veut triompher dans ses projets libertins et politiques. Bien loin des succès ambitionnés dans les lettres initiales du roman, en ce qui concerne la prise du pouvoir, Alcibiade, le jeune séducteur le plus persuasif de l’Athènes de Périclès, se trouve à la fin menacé de l’échec et de son désir de libertin et de son ambition de politicien, à cause de son excessif orgueil et égotisme. En ce sens, la clôture du roman renvoie le lecteur, encore une fois, au début où la destinée du protagoniste est déjà subtilement suggérée.

En conclusion, on peut dire que les trois figures majeures du libertinage présentes dans l’œuvre de Crébillon –Versac, Chester et Alcibiade – maîtrisent en absolu les règles du jeu de la séduction galante et libertine et veulent, par leur capacité de manipulation rhétorique, répandre leur philosophie parmi leurs prosélytes, voire partout dans la société pour faciliter leur prise du pouvoir, à différent titre pour chacun d’eux. Au delà du plaisir des sens, ce que véritablement veut leur vanité, c’est de satisfaire son désir de gloire et de pouvoir. Ce goût du jeu constitue une victoire de leur raison et de leur volonté sur leurs

propres sentiments et leurs sens, écrasante victoire aussi sur autrui: sur les femmes, victimes de leur séduction et de l'humiliation publique; sur leurs prosélytes, détournés du droit chemin éthique; sur la société, en général, ses règles et son fonctionnement. Avec ces trois personnages en particulier, Crébillon crée la figure du libertin qui jouit de ses conquêtes – de façon sensuelle, intellectuelle et esthétique –, mais qui survalorise, avant tout, sa double fonction de théoricien et de pédagogue, en réfléchissant sur son expérience et en passant son savoir à ses disciples, pour arriver à la prise du pouvoir, laquelle peut se matérialiser de façon différente selon les cas et les systèmes politiques en question. Alors, on peut conclure que le jugement que Claude Crébillon porte sur la politique, compte tenu des différents régimes possibles à son époque, n'est guère flatteur, car, comme le remarque Henri Coulet,

sous la royauté absolue, sous la royauté constitutionnelle et en république, ce sont toujours l'égoïsme, le mépris d'autrui, la corruption qui gouvernent. Puissants ou asservis, les hommes à toutes les époques et dans tous les régimes sont également sots et méchants.⁶

⁶ Henri Coulet, "Avant-propos" à Colette Cazenobe, *Crébillon fils ou la politique dans le boudoir*, *op. cit.*, p. 12.